



Volume 35, numéro 1, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705706ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705706ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1979). Compte rendu de [LONERGAN, Bernard J.F., s.j., *Pour une méthode en théologie*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(1), 96–97.
<https://doi.org/10.7202/705706ar>

science, ne pouvant songer à des propositions qui seraient de soi connues *comme probables*, indépendamment de leur vérité et de leur nécessité ou de leur fausseté et de leur contingence.

De même encore, Mme Stump paraît quelquefois assez peu distinguer entre rigueur matérielle et formelle pour appeler un syllogisme *démonstration* (*a demonstrative argument*, cf. p. 198), du moment qu'il revêt une forme valide, et parler comme si un argument dialectique ne pouvait être un syllogisme formellement valide.

Enfin, on est quelque peu surpris, quand Mme Stump est familière avec tant d'auteurs médiévaux mineurs, qu'elle paraisse si peu faire de cas de certains des plus grands scolastiques. Mme Stump semble par exemple si peu avoir fréquenté le grand commentaire de saint Albert le Grand aux *Topiques* d'Aristote qu'elle attribue à un obscur Thionville, au siècle dernier, d'avoir le premier songé à un ordre un peu rigoureux entre les différents lieux énumérés dans ces *Topiques*.

Mais toute cette matière est extrêmement difficile et une pléiade d'auteurs ont abondamment discoursu à son sujet. Aussi, ces faiblesses n'empêchent pas le livre de Mme Stump de constituer une précieuse acquisition pour tout intellectuel intéressé à la logique.

Yvan PELLETIER

Bernard J.F. LONERGAN, s.j., **Pour une méthode en théologie**. Traduit de l'anglais sous la direction de Louis Roy, o.p., Coll. Héritage et projet, no 20. Montréal, Fides, 1978. 469 pages (13.5 × 21.5 cm).

Grâce au travail consciencieux du Père Louis Roy et de toute une équipe, voici enfin la traduction de *Method in Theology* (1972), un classique de la présente décennie.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première est consacrée à des notions préliminaires; la seconde décrit les huit tâches que l'auteur assigne à la théologie.

Le premier volet, intitulé *Les appuis de la méthode*, commence par un exposé de ce qu'il entend par méthode. Partant de l'observation des sciences qui ont fait leurs preuves, il est amené à définir la méthode comme « un schème normatif d'opérations susceptibles d'être reproduites (*recurrent*), reliées entre elles et qui donnent des résultats cumulatifs et progressifs. Il y a donc méthode

lorsqu'on trouve des opérations distinctes, que chaque opération se relie aux autres, que l'ensemble des relations forme un schème, que le schème est considéré comme la façon correcte d'accomplir une tâche, que les opérations en accord avec le schème peuvent se répéter indéfiniment et que les fruits d'une telle répétition ne sont pas identiques mais cumulatifs et progressifs. » (pp. 16-17).

Étant remonté par delà les procédés des sciences de la nature aux procédés plus fondamentaux de l'esprit humain (expérimenter, comprendre, juger et décider; ou être attentif, intelligent, rationnel et responsable), il y reconnaît un schème fondamental d'opérations intervenant dans toute démarche de connaissance. C'est ce qu'il appelle la méthode transcendente. L'auteur dit ensuite en 12 remarques comment cette méthode intervient dans toute méthode particulière, notamment dans celle de la théologie.

L'auteur présente ensuite trois présupposés à l'intelligence de sa thèse, à savoir les thèmes du bien humain, de la signification et de la religion. Ces quelque cent pages sont d'une exceptionnelle richesse d'observation et d'érudition.

Le cinquième chapitre est une sorte de condensé de la thèse de l'auteur. Par-delà les notions de spécialisation d'après les matières et de spécialisation d'après le champ de recherche, l'auteur distingue ce qu'il appelle « les huit fonctions constituantes de la théologie ». Ces huit fonctions, qui donnent naissance à autant de spécialisations intimement liées, s'imposent selon deux paramètres. D'une part, elles correspondent aux deux phases principales de la démarche théologique, à savoir l'écoute de la Tradition, i.e. de ce que les autres « ont avancé, cru ou réalisé » (p. 305) et la prise de position face aux problèmes de son temps. D'autre part, elles correspondent aux quatre niveaux des opérations conscientes et intentionnelles présentes au premier chapitre, à savoir, l'*expérience* ou la perception des données, la *compréhension* ou la saisie des données perçues, le *jugement* ou l'acceptation-rejet des théories et hypothèses mises de l'avant pour rendre compte des données, et enfin la *décision* ou « la reconnaissance des valeurs et le choix des méthodes et des moyens qui permettent de réaliser ces valeurs » (p. 158). Deux phases et quatre niveaux à l'intérieur de chacune: voilà qui donne les huit fonctions constituantes de la théologie. « Dans la première phase, la théologie *in oratione obliqua* se différenciera en recherche des données, interprétation, histoire et dialectique.

Dans la seconde phase, la théologie *in oratione recta* comportera l'explication des fondements, l'établissement des doctrines, la systématisation et la communication » (p. 159).

À remarquer qu'en seconde phase, les fonctions se présentent en ordre inverse. « Comme la dialectique, l'explication des fondements se situe au niveau de la décision. Comme l'histoire, l'établissement des doctrines se situe au niveau du jugement. Comme l'interprétation, la systématisation vise à la compréhension. Enfin, de même que la recherche des données met en ordre celles qui viennent du passé, la communication, elle, crée des données pour le présent et le futur.

La raison de cet ordre inverse est assez simple à comprendre. Au cours de la première phase, on commence avec les données et on avance, à travers les significations et les faits, vers une rencontre personnelle. Durant la seconde, on débute par une réflexion sur la conversion authentique, on se sert d'elle comme d'un horizon à l'intérieur duquel on appréhende les doctrines et on tente d'en comprendre le contenu, pour finalement explorer de façon créatrice des genres de communication qui se diversifient selon les média dont on dispose, selon les classes de gens et selon les intérêts culturels communs. » (p. 160).

Le deuxième volet de l'ouvrage analyse en détail les huit fonctions assignées à la théologie. 1) La recherche des données fait l'inventaire des matériaux disponibles ; 2) l'interprétation s'intéresse à leur signification ; 3) l'histoire situe ces significations ; 4) la dialectique clarifie les différences « en cherchant quels sont leurs enracinements réels ou apparents et en éliminant les oppositions inutiles » (p. 154) ; 5) l'explication des fondements est une sorte d'objectivation de l'expérience intérieure d'une conversion intellectuelle, morale et religieuse, telle que requise par les trois dernières fonctions ; 6) à l'étape de l'établissement des doctrines, la théologie choisit, sur la base des fondements adoptés, parmi les alternatives mises au clair par la dialectique ; 7) la systématisation fait parler à fond les doctrines privilégiées ; 8) enfin, la communication met en relation le savoir théologique avec les infinies dimensions de la culture et de la vie concrète.

La thèse de Lonergan puise au meilleur de l'anthropologie contemporaine. À ce titre, tout comme à celui de son contenu, elle se situe dans la ligne de son difficile et pourtant si célèbre *Insight*.

Peut-être la notion centrale de l'ouvrage est-elle celle de *conversion*. Il s'agit d'un « nouveau com-

mencement », d'une « volte-face », d'un dépassement de soi. La conversion peut être intellectuelle, morale ou religieuse. « La conversion intellectuelle consiste en une clarification radicale et, conséquemment, en une élimination d'un mythe extrêmement tenace et fallacieux concernant la réalité, l'objectivité et la connaissance humaine. Le mythe veut que l'acte de connaître soit comme l'acte de regarder, que l'objectivité soit le fait de voir ce qui est là et de ne pas voir ce qui n'est pas là, et que le réel soit ce qui est dehors, là, maintenant et qu'il s'agit de regarder. Or ce mythe présuppose l'oubli de la distinction entre le monde de l'immédiateté — disons le monde de l'enfant — et le monde médiatisé par la signification. Le monde de l'immédiateté est la somme de ce qui est vu, entendu, touché, goûté, senti, ressenti. Il se conforme assez bien à la vision mythique de la réalité, de l'objectivité et de la connaissance. Mais ce n'est là qu'un mince fragment du monde médiatisé par la signification » (p. 272). La conversion morale « amène une personne à changer le critère de ses décisions et de ses choix en substituant l'adhésion aux valeurs à la recherche des satisfactions » (p. 274). Enfin, la conversion religieuse « est le fait d'être saisi par la préoccupation ultime. Elle consiste à se mettre à aimer d'un amour transmondain (other-worldly falling in love), à s'abandonner de manière totale et permanente, sans condition, sans restriction et sans réserve » (p. 275). L'opposé de la conversion, c'est la désintégration de soi. La conversion intervient à toutes les étapes de la démarche théologique.

De nombreuses études et recensions ont déjà fait la critique de l'édition originale anglaise. On nous permettra cependant deux impressions. Peut-être l'auteur aurait-il pu faire davantage crédit aux ressources de l'inconscient telles que mises en évidence par l'anthropologie actuelle. Même sa théorie de la connaissance, élaborée au laboratoire de toute une vie de recherches philosophiques et théologiques, doit sans doute beaucoup plus qu'il le pense aux profondeurs de l'inconscient. Bien que géniale comme analyse, elle nous semble trop uniquement cérébrale. Par ailleurs, nous aimerions bien réentendre Lonergan après l'actuel courant de la théologie de l'avenir, surtout dans ses formes les plus engagées.

Il faut avoir lu cet ouvrage très dense, parfois difficile, mais qui fait cheminer.

R.-Michel ROBERGI